

# L'espace domestique dans la ville africaine. L'exemple du quartier musulman de Yaoundé<sup>1</sup>

## *Domestic space in african town. The example of the muslim quarter of Yaoundé*

Xavier Durang

Paris IV- IRD

**Résumé** L'espace domestique dans la ville africaine est le reflet d'une culture urbaine où règne la précarité et où les héritages autochtones cohabitent avec la modernité. Dans le quartier de la Briqueterie (Yaoundé), la conception de l'espace domestique se distingue de la notion d'espace privé pour des raisons qui tiennent à la fois du surpeuplement, de la permanence des obligations communautaires et de la confusion de l'espace domestique et de l'espace de travail. Si la maison est très ouverte sur l'extérieur, l'appropriation et l'organisation de l'intérieur traduisent, dans cet environnement musulman, la permanence de l'infériorité et les mutations du statut de la femme. Au-delà d'une lecture de la citoyenneté africaine et de ses enjeux, cette analyse micro-géographique essaye également de montrer l'intérêt d'une géographie centrée sur la vie quotidienne.

**Abstract** *Domestic space in african town is reflecting an urban culture where precariousness reigns and where tradition and modernity fuse together into one system of references. In Briqueterie, a quarter of Yaoundé, the domestic space conception is different of notion of private space because of overpopulation, communal obligations and confusion between domestic space and labour place. If the home is open to outside world, the appropriation and the organization of the inside show the inferiority and the changes of woman's statute in this muslim environment. Beyond an analysis of african citizenship and its stakes, this micro-geographic approach is trying to show the interest of geography of everyday life.*

**Mots-clés** Afrique, Cameroun, citoyenneté, communauté, espace domestique, espace privé, famille, haoussa, maison, intimité, islam noir, urbanité, vie quotidienne, ville, Yaoundé

**Key-words** *Africa, black islam, citizenship, Cameroon, community, domestic space, everyday life, family, hawsa, home, privacy, private space, urbanity, town, Yaoundé*

La ville africaine secrète une urbanité qui lui est propre: elle n'est plus la ville de Blancs peuplée de Noirs (Dresch, 1950). Elle est le lieu de gestation d'une culture urbaine qui n'est ni celle du village ni, comme on l'a longtemps cru, une sous-culture mimétique d'importation. Cette culture urbaine transparaît dans les mentalités et dans les paysages urbains, ainsi

<sup>1</sup> Mes remerciements à A. Marie, G. Courade, J.-F. Staszak et P. Janin pour leurs relectures critiques.

qu'au cœur de la vie domestique. Nous la décrivons à travers les maisons de la Briqueterie, quartier populaire musulman de Yaoundé<sup>2</sup>, en mettant plus particulièrement en évidence les relations sociales qui sous-tendent leurs organisations et leurs appropriations.

L'espace domestique renvoie, dans les sociétés occidentales, à l'idée d'une intimité très prégnante (*privacy* chez les anglo-saxons) et d'une appropriation individuelle de l'espace. Cette attitude de repli sur soi existe-t-elle dans les quartiers peuplés de la ville africaine? Le surpeuplement des maisons, la permanence des obligations communautaires, la confusion entre l'espace de travail et l'espace domestique véhiculent de fait une autre conception du chez soi, beaucoup plus ouverte sur l'espace public. Les modes d'appropriation physique, le choix des meubles ou de la décoration, sont l'expression de logiques communautaire et sociale où la soumission au regard extérieur est primordiale.

Dans les logements les plus modestes, la frontière privé/public reste très fluctuante et repose sur un paradoxe : la forte perméabilité face au dehors rend difficile l'intimité alors que l'étroitesse implique un débordement sur les espaces communs au voisinage. L'habitant y fait à la fois l'expérience de la promiscuité, du contrôle social et de l'entraide. Dans les logements plus spacieux et plus confortables, la présence de clôtures qui encerclent la cour permet de limiter la promiscuité. En voulant respecter une pudeur chère à l'islam, l'aménagement de clôtures assure ainsi une relative intimité. À la frontière privé/public, s'ajoute celle du propre et du sale, pour définir le seuil du chez soi. Dans un quartier où l'insalubrité règne à l'extérieur, la pureté rituelle nécessaire de la maison, lieu de prière, est un défi permanent.

Si le rapport entre l'individu et sa communauté d'origine, et celui avec son voisinage, traduisent le degré d'ouverture de la maison, la nature de la relation homme-femme s'exprime dans la distribution des pièces, dans la partition des espaces intérieurs et ses adaptations permanentes. Le *saré*, type d'habitat autochtone, a consacré ce rapport en différenciant des espaces sexués au sein de la concession<sup>3</sup>. Cette architecture domestique, diffusée depuis les États Haoussa, a été introduite au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans la région correspondant à l'actuel Nord Cameroun. Dès 1920, on relève sa présence à Yaoundé au niveau du marché Haoussa qui, ensuite, laissa place

<sup>2</sup> Depuis la naissance de Yaoundé, le quartier de la Briqueterie (il doit son nom à la briqueterie édifiée du temps de la colonisation) a toujours occupé une place centrale dans l'économie urbaine de la capitale camerounaise notamment avec sa forte concentration de grossistes et détaillants. Bien qu'il soit très replié sur lui-même à l'échelle de la ville, cet espace est paradoxalement très ouvert aux influences internationales sous l'influence de la diaspora Haoussa. Le cœur de ce quartier populaire, dit « haoussa », constitue la zone d'étude proprement dite. Situé au péricentre de l'agglomération, il est surtout peuplé de « nordistes » musulmans et d'une minorité d'étrangers d'origine africaine, qui participent à recréer une ambiance de ville sahélienne (citadins habillés en pagnes et « boubou », rites des prières sur les vérandas, petites vendeuses et talibé...) dans cette agglomération de région de savane inscrite dans une aire culturelle à dominante chrétienne.

<sup>3</sup> En français africain, terrain et ensemble de constructions résidentielles s'inspirant du modèle rural et « traditionnel ».

Fonds Documentaire IRD

Cote : B x 26219 Ex : 1

Fonds Documentaire IRD



010026219

au marché central. Le *saré* qui n'existe plus actuellement à Yaoundé que sous des formes dérivées était composé originellement d'une suite de salles de réceptions, *djadledje* (sing. *djaoulérou*<sup>4</sup>). Elle donnait sur les appartements du lamido, les logements des serviteurs et le gynécée. L'ensemble était entouré d'une haute muraille de terre. « Architecture princière » réservée aux notables (Seignobos, 1980), elle sera progressivement le fait de particuliers. Ces dernières décennies, la modernisation des modes de vie et les revendications féminines ont accéléré la transformation de ce modèle architectural et de l'identité territoriale féminine dans le sens d'une remise en cause de la coupure rigide entre espaces masculins et espaces féminins au sein de la maison et d'une plus grande liberté de circuler.

La problématique transdisciplinaire de cette « géographie de l'intérieur » de l'urbanité musulmane africaine reste indissociable des méthodologies de terrain de l'anthropologie urbaine: à côté de l'enquête classique par questionnaires<sup>5</sup>, une approche « sensible » (Sansot) et ethno-géographique a ainsi été adoptée avec des entretiens et des visites de maison. Les rituels de la vie ordinaire (se déchausser, recevoir, cuisiner, etc.) et l'échelle micro-géographique (canapé, décoration murale, porte, etc.) ont fait l'objet d'une attention particulière. Cette appréhension qualitative des espaces domestiques a été permise grâce à quelques individus précieux disposés à discuter de leur intimité et à soumettre leurs intérieurs au regard du chercheur (et à son appareil photographique). Le choix a été fait d'illustrer l'analyse par trois exemples de manière à redonner au vécu domestique toute sa cohérence à l'échelle de l'individu et du quotidien<sup>6</sup>.

Les trois individus, illustrant cette réflexion, témoignent de la diversité des conditions d'existence et des modes de vie de la population musulmane de ce quartier. M. B., le plus modeste, âgé de 52 ans, ancien gendarme à la retraite et « débrouillard »<sup>7</sup> au quotidien, habite une chambre sans fenêtres (fig. 1) avec sa jeune épouse dans la partie marécageuse du quartier. Mme I., 35 ans, mère de 3 enfants, femme d'un entrepreneur en bâtiment, habite une grande concession confortable (fig. 2). M. M., trentenaire, fraîchement sorti de l'université, marié et père de trois enfants, habite une simple maison « en dur »<sup>8</sup> (fig. 3) dont il a hérité.

4 Du haoussa « *zawre* » qui signifie salon des hommes.

5 La Briqueterie, et plus précisément le « quartier haoussa », était l'une des 12 zones de notre enquête de thèse qui comprenait 300 ménages. Ainsi, une trentaine de ménages représentatifs ont fait l'objet, dans ce quartier, d'une enquête par questionnaire. Ce travail de terrain a été réalisé dans le cadre de l'IRD (ex-ORSTOM), le MINREST (ministère de la recherche camerounaise) et l'association GRIOT (groupe de recherches interdisciplinaires d'observatoires de terrain).

6 Pour une justification théorique et argumentée de la légitimité scientifique de la « géographie de l'intérieur », lire l'article introductif de J.-F. Staszak. En cherchant à expliquer le silence des géographes sur ce sujet, il expose toutes les craintes et les raisons du désintérêt injustifié autour de l'échelle domestique. Il souligne notamment la « survalorisation des macrostructures » comme étant l'une des prédispositions mentales qui ont participé à la relégation de l'espace domestique à l'écart de la réflexion géographique. Triviale, banale ou anecdotique, les adjectifs qui peuvent y être associés, annoncent le réquisitoire contre cette « géographie par le bas »...

7 En français camerounais, personne exerçant une ou plusieurs activités précaires et peu lucratives.

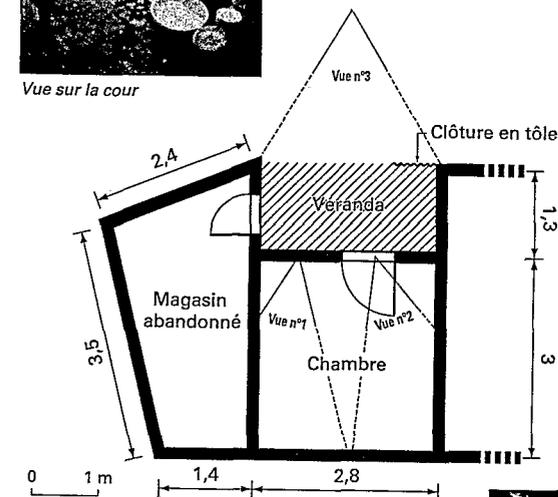
8 À base de ciment et de parpaings.



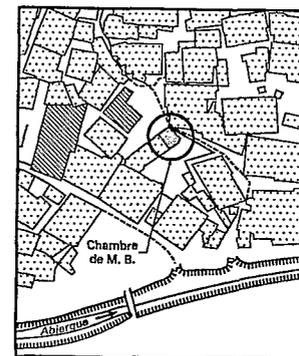
Vue sur la cour



Vue n° 3



Vue n° 2



Vue n° 1

Fig. 1 La chambre de monsieur B.  
The mister B.'s bedroom.



quand le lit, et même les effets personnels sont souvent partagés entre frères et sœurs? Par manque de moyens, même les brosses à dent, vêtements et chaussures, ultimes retranchements de l'individu — ce que Goffman appelle les « territoires du moi » — font l'objet d'une utilisation collective. Malgré tout, le souci de limiter la promiscuité se manifeste par des tentatives d'aménagement: les lits superposés (fig. 2, vue n° 4) et les matelas posés la nuit à même le sol sont ainsi très courants. Parfois même, en l'absence de chambre, certains habitants sont contraints de « squatter » des pièces affectées à une autre fonction dans la journée comme la cuisine ou le salon: un simple rideau permet alors de partager la pièce et d'assurer ce double usage. Synonyme de promiscuité du coucher, la nuit est pour d'autres, paradoxalement, le seul moment d'intimité: Sony Labou Tansy<sup>11</sup> confiait ainsi qu'il profitait du sommeil des autres pour écrire.

La difficulté à protéger son intimité s'observe aussi à travers la pratique des latrines. Ces abris en tôles usagées (fig. 1, vue sur la cour) édifés dans les cours sont l'objet d'un usage commun à tous les résidants. Ils sont en même temps utilisés pour déféquer et faire la toilette quotidienne. La traversée de la cour se fait alors la serviette ou le pagne noué autour des reins pour les hommes ou de la poitrine pour les femmes. Si l'arrivée d'eau personnelle concerne peu d'habitants, la possession d'une salle de bains est réservée à une minorité privilégiée. Avoir une douche et du carrelage sur les murs, comme Mme I., est un signe de richesse. Il est d'autant plus grand que ce lieu est naturellement soustrait au regard extérieur et qu'il ne peut être affiché.

L'encombrement constitue un autre problème: il limite l'espace de vie. Dans le cas des pièces uniques, la vie ordinaire (sommeil, relations sexuelles, jeux des enfants, accueil des visiteurs, repas, etc.) se déroule dans des lieux très encombrés. Le linge sèche sur des cordes au dessus du lit (fig. 1, vue n° 2) l'espace de circulation est occupé par des ustensiles de cuisine, du matériel nécessaire à la « débrouillardise » (machines à coudre, lots de vêtements, planches, etc.), ou par le seau utilisé comme réserve d'eau potable. Toutefois, cette accumulation d'objets reste limitée par la pauvreté...

### 1.2 L'ameublement, la décoration et les logiques coutumières

Le poids de la communauté et la forte hiérarchisation autour des « aînés sociaux » se lisent à travers le mobilier des espaces de réception, leurs modalités d'appropriation, et les objets affichés sur les murs. La logique du don et du contre-don, qui entretient le lien social en Afrique, est une réalité tangible dans l'ameublement et la décoration. La dot fournie par le marié, peu affichée, est distribuée à la belle famille ou constitue les accessoires et mobiliers domestiques ordinaires. En revanche la dot de la femme, doit faire l'objet d'un affichage à destination des visiteurs sous peine

11 Écrivain congolais (1947-1995) qui a été l'animateur de la célèbre troupe du Rocado Zulu Théâtre et l'auteur de plusieurs pièces de théâtre et de nombreux romans dont *La Vie et demie* (Paris, Seuil 1979); *L'Anté-peuple* (Paris, Seuil 1983); *Les Yeux du volcan* (Paris, Seuil 1988).

d'entacher la réputation du ménage. Constituée principalement de marmites et de vaisselle, dont la qualité et la quantité varient en fonction des moyens, elle fait l'objet d'une exposition dans le buffet central de l'espace de réception (fig. 2, vue n° 5; fig. 3, vue n° 4). Montrer la dot, permet de faire taire les rumeurs à plusieurs titres: elle assure le minimum de dignité à laquelle une femme aspire et enlève toute équivoque sur la situation matrimoniale et financière<sup>12</sup> du chef de ménage.

Les décorations accrochées aux murs donnent également à lire aux visiteurs l'organisation hiérarchique de la maison: le portrait du chef de famille trône à côté du reste de la parenté sur le mur du salon, parfois accompagné de celui du président, « père de la nation ». La vie privée se déroule ainsi sous le signe de l'allégeance aux différentes autorités, du patriarcat à la plus haute autorité publique. Les places assises en disent long aussi sur la hiérarchie sociale et la codification de la réception. Le nombre de chaises, de fauteuils et de canapés, ainsi que leur état et leur confort, servent d'indicateur du statut de l'hôte. L'affectation des places est, quant à elle, très significative quant à l'appartenance sociale du visiteur: les « aînés sociaux »<sup>13</sup> occupent les fauteuils les plus confortables ou le canapé central (fig. 2), alors que les « cadets sociaux » sont relégués aux positions périphériques. Ceux à qui leur rang ne donne pas droit au salon, restent sur la véranda où ils attendent sur un fauteuil ou sur un banc en raphia ou en bois. Chacun reste ainsi à la place que lui assigne son rang.

### 1.3 Le travail à la maison et le seuil ouvert

La fréquente confusion entre espace domestique et espace de travail s'oppose aussi à l'existence d'une ligne de démarcation nette entre le privé et le public. L'exemple de M. et Mme B., qui travaillent tous les deux à domicile (un studio), donne une idée de la soumission permanente de leur vie quotidienne aux regards des autres. Assis au milieu d'un tapis sur un petit banc, M. B. confectionne des meubles dans la cour (fig. 1, vues n° 3 et sur la cour). Il y reçoit la visite des clients qui suivent l'évolution de leurs commandes. Une fois l'ouvrage fini, son exposition lui permet d'attirer d'autres clients parmi les passants. Sa femme, quant à elle, « se débrouille » autrement en vendant devant la maison du savon et des cubes Maggi<sup>14</sup>. Son petit étal, qui lui assure un gain quotidien dérisoire<sup>15</sup>, est placé sur le chemin, non loin du seuil de la maison, ce qui permet de le surveiller discrètement de l'intérieur<sup>16</sup>. Ce chevauchement entre travail et vie domestique touche ainsi plus de la moitié des logements. La polyfon-

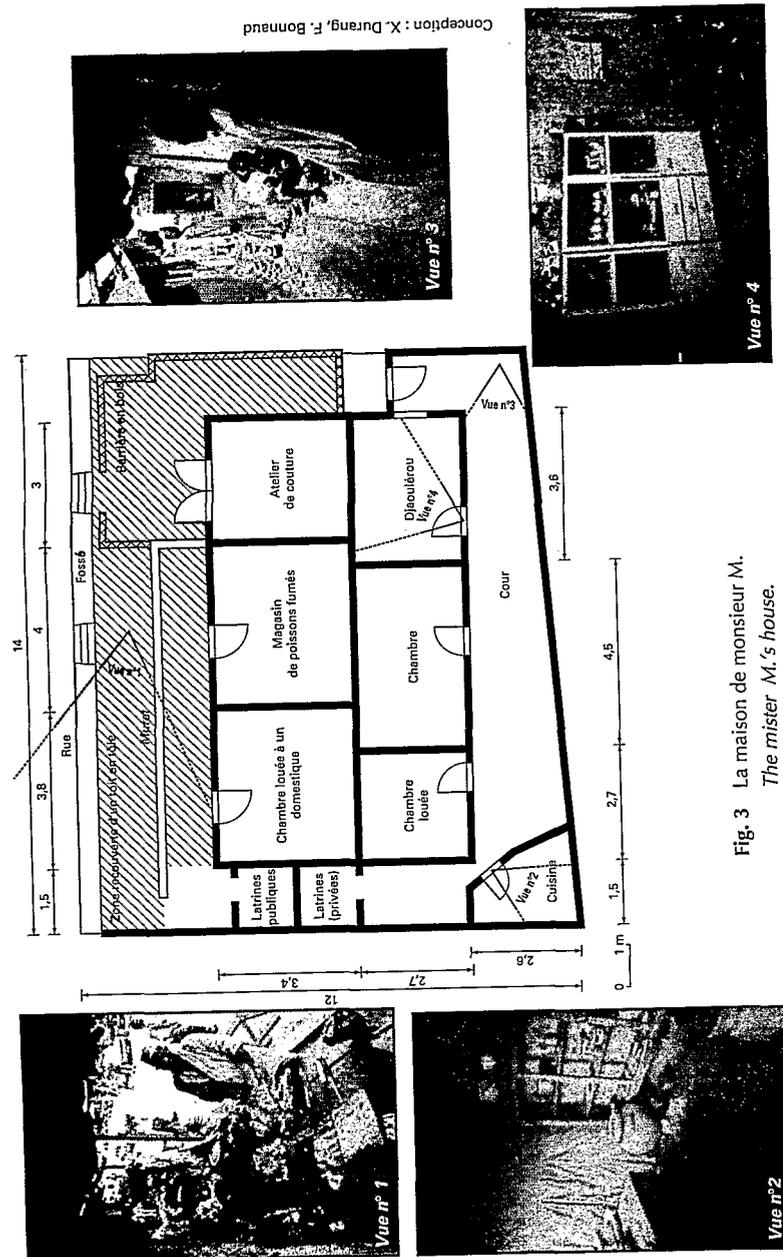
12 Conçue aussi comme une épargne, cette vaisselle peut être revendue en cas de difficultés financières.

13 Des hommes principalement, plus ou moins élevés dans le rang de la notabilité (coutumière ou moderne) et de la séniorité.

14 Cubes de bouillon aromatiques distribués par Nestlé et très appréciés par les ménagères africaines, souvent aux dépens des condiments traditionnels.

15 De 200 francs CFA (2 francs français).

16 Les ménagères qui s'approvisionnent chez Mme B., peuvent sans perdre le temps d'aller jusqu'au boutiquier, préparer rapidement avec les cubes aromatiques un fond de sauce, ou effectuer la vaisselle et la lessive avec le savon.



tionnalité déjà élevée des pièces et des cours ne fait qu'augmenter quand la maison abrite une boutique, une infirmerie<sup>17</sup>, un atelier ou une cuisine de fortune pour la préparation de beignets, de croquettes ou de jus de gingembre vendus dans le quartier. Ces activités envahissantes entrent en concurrence avec celles qui sont plus domestiques et se traduisent par des appropriations conflictuelles de l'espace. L'exemple de l'atelier de couture installé dans un salon est le plus flagrant : espace de réception, lieu du sommeil et des repas, des jeux et devoirs des enfants, il est aussi un lieu de travail. La clientèle peut à tout moment exiger d'être servie et venir ainsi perturber la vie familiale, le bruit de la machine à coudre remet en cause la quiétude, nécessaire au repos familial et aux devoirs des enfants.

La porte des logements les plus exigus et les plus modestes est un symbole paradoxal de cette ouverture sur l'extérieur : dans des réduits où les fenêtres sont rares et où les toits de tôles retiennent la chaleur, l'ouverture permanente de la porte permet d'assurer un éclairage et une aération naturels. Par exemple, la baraque de M. B. ne dispose d'aucune fenêtre (fig. 1), celle de M. M. en a une seule dans le salon alors que les murs de la chambre sont aveugles. La présence d'un rideau assure alors une protection contre les regards étrangers et contre la poussière de saison sèche. En somme, cette précarité du seuil traduit la très grande porosité de la maison et d'une certaine façon l'inexistence de l'espace privé. Le débordement de l'espace domestique sur les cours pose en définitive la question du chevauchement du dedans et du dehors.

## 2 La cour, prolongement du dedans

La cour, prolongement naturel de la maison, est un lieu charnière entre l'espace domestique et l'espace du quartier ouvert sur la ville. Elle peut être très différente, selon qu'elle est totalement privative, ou bien commune à plusieurs logements. Les cours communes abritent une intense vie collective où le contrôle social va de pair avec différentes formes d'entraides. Les clôtures constituent les principaux obstacles à l'intrusion des regards extérieurs. L'existence d'une appropriation privative apparaît aussi dans la délimitation du propre et du sale au sein de l'espace résidentiel.

### 2.1 Le voisinage : de l'entraide au contrôle social

Dans ce quartier où les densités d'occupation dépassent les 300 habitants à l'hectare, le surpeuplement des logements entraîne *de facto* un débordement de la vie domestique sur les cours. Dans le cas de M. B., ce débordement manifeste se matérialise par la petite « véranda » (fig. 1, vue n° 3) qui empiète sur la cour et fait à la fois office de cuisine, de lavoir, et d'espace de discussion et d'ablution. On y trouve une bassine remplie de vaisselle, des seaux de linge, des petits bancs en bois, un réchaud à pétrole, un seau d'ordures, une *théière* destinée aux ablutions, ainsi que l'égal de sa femme.

17 Qui dispose que de médicaments de première nécessité et se réduit le plus souvent, en terme de mobilier, à un lit ou un fauteuil.

Comme le suggèrent ces descriptions, la précarité des conditions de vie dans les quartiers populaires en a fait des espaces où l'entraide est très forte. Le voisinage (qui est lui-même occupé parfois par plusieurs ménages d'une même famille étendue) fait alors de la cour, un espace d'échanges très intenses. Le partage des fils à linge, des latrines, les causeries entre adultes, les jeux enfantins, le prêt de vaisselle ou la garde d'un enfant, le don de nourriture, l'invitation à regarder un match de foot quand on dispose de la télé sont autant de rites ordinaires de cette intense sociabilité résidentielle. Néanmoins, l'entraide n'est pas systématique ni spontanée: elle s'organise en fonction d'affinités claniques, familiales, professionnelles, de genre, et d'ancienneté dans le quartier. Par exemple, M. B. est actuellement hébergé gratuitement par une ancienne associée qu'il appelle affectueusement «nourrice». La chambre qu'il occupe était un des magasins de stockage en 1993 (quand il faisait du commerce en gros de fûts d'huile). Sa chambre étant trop petite, lorsqu'il veut recevoir ses invités, il occupe parfois le salon de son voisin. Il reçoit aussi souvent des dons de nourriture de la part du voisinage. Quand il souhaite rester seul chez lui pour réfléchir, il envoie sa femme chez des parents dans un quartier proche où elle résidait avant de vouloir le rejoindre. Son enracinement dans le quartier et la précarité de sa situation le rendent donc très dépendant de la solidarité du voisinage.

Cependant si l'entraide est forte, la promiscuité fait aussi partie de la vie quotidienne et le moindre différend peut devenir prétexte à des contentieux plus graves: jalousie devant l'aisance relative d'un voisin, querelle d'enfants qui dégénère, ballon qui salit trop souvent du linge, prêt d'argent qui tarde à être rendu et voici que des mésententes et une ambiance délétère s'installent entre individus ou entre familles. Plus de la moitié des personnes interrogées se plaignent du commérage, *kongossa*<sup>18</sup>. Le contrôle social est d'autant plus efficace que le voisinage correspond parfois à un pâté de maisons édifié sur la concession d'un ancêtre commun. Les premières victimes sont alors les femmes «venues en mariage»<sup>19</sup>. La belle famille surveille leurs allers et venues, ainsi que celles des visiteurs. «On n'est pas vraiment libre [...] tu es là avec la belle famille, tous tes gestes sont surveillés, tu n'es pas à l'aise quand tu sors, c'est contrôlé aussi quand on te rend visite.» Le repli forcé sur la maison de certaines femmes génère frustrations et rancœurs. En comparant la Briqueterie aux autres quartiers populaires de cette agglomération majoritairement chrétienne, qui affichent quelquefois des densités plus faibles, on remarque paradoxalement que la perception du commérage y est moindre: la seule variable de la densité de peuplement n'est donc pas suffisante pour expliquer que ce quartier soit moins touché par le commérage. La prise en compte de l'importance de la pudeur dans la culture musulmane permet de relativiser l'intensité de la promiscuité.

18 Terme pidgin, de l'anglais «hot gossip» signifiant commérage.

19 L'influence de la conjointe sur son mari reste souvent faible devant celles des membres de la famille - parents, frères et sœurs - de l'homme, le chef de ménage est le plus souvent un fils et un frère avant d'être un mari.

## 2.2 La clôture et la préservation de l'intimité

Dans cet environnement où le contrôle social reste élevé, un cadre architectural est souvent mis en place pour protéger l'intimité. Selon la Sunnah, la pudeur, *hayaa* en arabe, fait partie intégrante de l'identité du musulman et entretient sa foi. Ce principe de se montrer, uniquement d'une manière acceptable aux yeux d'autrui, sans concupiscence ni jalousie, ce sentiment de réserve et de retenue a engendré une proportion de clôtures trois fois plus nombreuses à la Briqueterie que dans les autres quartiers populaires. D'une hauteur moyenne de 2 m, ces solutions palliatives à la promiscuité et au risque de vol, sont de factures très différentes: de parpaing et doublés de tessons et pointes de fer, ou de tôles usagées maintenues par des pieux de bois. Chez Mme I., la cour de 40 m<sup>2</sup> (fig. 2, vue n° 2) qui est au cœur de la concession est totalement privative. La porte de la clôture, haute de deux mètres, est dotée d'une sonnerie et reste, le plus souvent, fermée dans la journée. Les clôtures, en empêchant l'intrusion des regards extérieurs, définissent les premières frontières du chez soi. Elles peuvent faire l'objet d'emboîtements successifs et traduisent alors un degré croissant d'intimité. La configuration la plus courante est celle des clôtures qui entourent de petits studios regroupés autour d'une cour commune. D'un usage semi-privatif, ce type de cour voit ses portes se fermer la nuit ou lorsque les occupants veulent se protéger des innombrables petits voleurs. Le deuxième seuil correspond aux vérandas encloses dont le sol est souvent cimenté: elles jouent le rôle de sas, entre la chambre — l'unique pièce — et la cour.

## 2.3 Être au propre, être chez soi

La cour, prolongement d'un logement nécessairement ouvert sur elle, est aussi un lieu de transition vers une sphère domestique plus propre qui tranche avec la saleté ambiante. Ordures, eaux de lessive, effluents de latrines ou éléments de moteur jalonnent les chemins du quartier. Quelques rigoles recueillent tous ces ruissellements d'égout à ciel ouvert et sont recouvertes de passages occasionnels faits de résidus de planches et de ferrailles. L'insalubrité de l'environnement a des effets épidémiologiques: par exemple, les nombreuses latrines polluant par infiltration les nappes phréatiques entretiennent les maladies liées au péril fécal (parasitoses digestives, diarrhées, bilharziose, hépatite...). La difficulté d'accès à l'eau potable constitue un facteur aggravant: malgré un recours de plus en plus rare à l'eau de puits ou du marigot pour la boisson et l'entretien corporel, seul un quart des ménages dispose d'un robinet privé, l'approvisionnement se faisant, pour la majorité, à la borne fontaine ou chez le voisin. Le manque d'hygiène facilite ainsi la transmission du péril fécal par voie digestive ou cutanée avec les aliments souillés, les mains sales, les pieds nus (surtout des enfants) et les jeux dans les marigots. Autant de conditions de vie qui s'opposent à la propreté alors que la culture musulmane accorde de l'importance à la pureté rituelle du corps et des lieux de vie et de prières: «gardez propre l'endroit qui se

trouve devant votre maison de façon à ne point offenser les passants » selon les propos du prophète de l'islam reproduits dans la Sunnah.

Alors que l'extérieur est sale, le maintien de la propreté du dedans marque bien la rupture public-privé car il est indissociable de la privatisation de l'espace. La mise au propre peut consister à reléguer à l'extérieur de la maison le sol en terre battue — boueux en saison des pluies : c'est ainsi que dans les studios la construction d'une véranda au détriment de la cour s'accompagne de l'édification d'une clôture et de la pose d'une dalle en ciment. L'observation de l'usage des chaussures permet également de définir la partition propre-sale. Ainsi l'utilisation de « babouches », savates de fabrication locale, se limite au périmètre du quartier. Le port de telles chaussures en ville est jugé négativement car il est supposé manifester l'appartenance sociale à la catégorie sociale des « petits ». En saison des pluies, le sol détrempé oblige à laisser la paire de chaussures boueuses chez un commerçant situé le long de la route et à enfiler la paire de chaussures propres pour aller en ville. Au contraire, franchir le seuil des maisons et fouler les tapis du salon implique de la part des familiers de se déchausser. Bien que le quartier soit insalubre et boueux en saison des pluies, et que les logements relèvent plutôt de la catégorie des taudis, le souci de propreté chez soi et aux abords reste permanent : le déchaussage évite de salir les sols cimentés — qui sont nettoyés régulièrement à grandes eaux, la terre battue des cours est balayée et arrosée en saison sèche pour limiter la poussière. Dès que les moyens le permettent, on pose un revêtement de sol plus agréable au contact du pied nu et l'on recouvre les murs sales d'une peinture ou de tentures de tissu.

La notion de chez soi, telle qu'elle est conçue en Occident, de manière très privative, ne rencontre que peu de résonance dans ce contexte de quartier populaire africain. Si l'ouverture de la maison sur l'extérieur s'organise en fonction de la communauté familiale et du voisinage, l'organisation spatiale de la maison donne une place centrale à la femme malgré l'infériorité de son statut.

### 3 La maison et le statut de la femme

L'originalité de la culture urbaine, dont témoigne l'organisation de la maison et de la vie familiale, se traduit aussi dans le rôle domestique de la femme. L'idéal architectural du *saré*, introduit lors de la conquête musulmane du XIX<sup>e</sup> siècle, privilégie une partition entre espaces masculins et espaces féminins, que l'on retrouvait déjà dans l'habitat autochtone. La transformation progressive de ce modèle architectural pendant la colonisation, et après les indépendances, a consacré le déclin des dispositifs spatiaux de ségrégation. Le changement de statut de la femme et des pratiques domestiques ont été beaucoup plus lents. Ce n'est qu'au cours de ces dernières décennies que sont apparues des revendications féminines pour renégocier à la fois leur place à l'intérieur de la maison et leur liberté de circulation.

#### 3.1 La femme ou l'être domestique par excellence

Les trois-quarts des conjointes des chefs de ménage ne travaillent pas et demeurent toute la journée au domicile. Sur l'échantillon de femmes interrogées, aucune ne travaille. Elles ne sortent de la maison qu'une demi-heure par jour en moyenne alors que les hommes passent plus de douze heures à l'extérieur du domicile. Les budgets espace-temps en fonction du genre révèlent donc une différence d'identité géographique : quand la femme existe exclusivement par son intérieur et ses enfants, sort éventuellement pour aller les chercher à l'école, faire son marché ou acheter des médicaments, l'homme, quant à lui, passe plus de la moitié de la journée dehors. Son temps est partagé entre les activités professionnelles, les déplacements, les visites dans la famille ou chez des amis, et la mosquée.

La place de la femme dans la culture musulmane la confine au dedans. Le verset 53 de la sourate 33 du Coran, résume cette conception de l'espace domestique : « N'entrez pas dans les demeures du prophète, à moins qu'invitation ne vous soit faite à un repas, sans être là à attendre sa cuisson. Mais lorsqu'on vous appelle, alors, entrez. [...] et si vous voulez demander à ses femmes quelque objet, demandez-le leur derrière un rideau. » Tout en étant hospitalier, l'hôte doit préserver son intimité et maintenir les femmes à l'abri du regard des invités. Cloîtrées au service de l'homme, les femmes n'ont de contacts avec les invités qu'à travers un rideau, évitant ainsi toute convoitise. Cette exigence coranique reste caricaturale au regard de la réalité actuelle beaucoup plus permissive. La partition nette entre hommes et femmes reste un idéal, qu'il n'est pas toujours facile d'atteindre dans des conditions de surpeuplement. Dans la petite chambre de M. B., sa femme, enceinte, passe sa journée au lit et reste cloquemurée. La protection de son intimité se traduit par des comportements adaptés. Ainsi, elle reçoit ses sœurs au lit, et s'assied sur le rebord quand son mari accueille des amis intimes. Chez Mme I. (fig. 2), la taille de la concession a permis de construire un logement idéal qui dissocie bien les appartements féminins (fig. 2, vues nos 4 et 5) du bâtiment du mari (fig. 2, vue n° 3). Le *djaoulérou*, salon des hommes en *hausa*, est l'espace de réception et d'apparat. Il constitue le noyau symbolique de la maison. Pièce « traditionnelle », il rassemble aussi tous les attributs de la réussite matérielle (canapé en cuir, magnétophone, téléphone). Le salon féminin, plus modeste dans son ameublement, est le lieu où la femme passe la plus grande partie de son temps à recevoir, manger, s'occuper des enfants ou regarder la télévision.

La pratique de la prière est aussi révélatrice d'une différenciation nette des espaces de vie en fonction du genre. Si, pour les femmes, la prière est un acte de recueillement individualisé ou circonscrit à la famille, pour les hommes, elle prend la forme d'une communion collective. Cette distinction se retrouve dans la pratique des lieux. Les femmes prient essentiellement dans les chambres. Les hommes peuvent faire la première prière matinale

dans la chambre mais les autres se font le plus souvent à la mosquée, sur la véranda ou dans le salon.

L'émancipation et la circulation des femmes à l'extérieur est fonction notamment de la différence d'âge entre homme et femme: en moyenne, l'homme est âgé de 11 ans de plus que son épouse et il n'est pas rare de trouver des différences de 25 ans. L'idée évoquée par certaines femmes que le mari pourrait aussi être le père souligne l'écart générationnel entre les époux et les tensions que cristallise l'autorité plus ou moins exclusive du mari. Le mariage arrangé reste également un fait courant: il confirme à la fois tout le poids de la parenté élargie sur la sphère domestique et l'infériorité du statut de la femme<sup>20</sup>.

### 3.2 La maison et les changements du rôle de la femme

Si les termes de *saré* et de *djaoulérou* ont été conservés par la population et les autorités administratives<sup>21</sup>, leurs réalités architecturales et sociologiques mettent en évidence des adaptations allant dans le sens du modèle occidental. La colonisation européenne a progressivement imposé ses manières de construire et ses matériaux, ainsi que ses conceptions de la ville. Les modifications de l'organisation interne de la maison, plus particulièrement du *djaoulérou* et de la cuisine, reflètent également des changements dans la conception du rôle de la femme.

Actuellement le terme de *saré* renvoie à une concession banale abritant une simple famille (le plus souvent élargie) d'origine « nordiste ». Initialement, l'archétype architectural du *saré* était réservé exclusivement au *lamido*<sup>22</sup> et constituait un haut lieu du pouvoir local: l'ensemble construit disposait d'une haute enceinte de terre et était constitué d'une suite de *djaoledje*. Ce lieu vestibule constituait le corps de garde et le verrou de l'habitation: en contrôlant l'accès aux cours, qui donnaient à la fois sur les appartements du *lamido*, les cases des serviteurs et l'important gynécée<sup>23</sup>, les *djaoledje* filtraient les allées et venues de l'ensemble des personnes habitant la concession. Cette organisation musulmane de l'espace était l'expression d'une forte hiérarchie au sein de la famille, qui mettait le gynécée dans une position centrée et dépendante. Le cloisonnement<sup>24</sup> du *saré* protégeait des regards extérieurs. À la fin des années 90, si les clôtures gardent toute leur importance, le *djaoulérou* enregistre de profondes modifications au

20 Il est encore plus évident dans le cas de ce ménage où l'homme de 35 ans avait épousé une adolescente de 14 ans: celle-ci n'allant plus à l'école et vendant de la bouillie en route, la mère avait décidé de la marier à un homme disposant de moyens suffisants pour subvenir aussi aux besoins de sa belle famille.

21 Il fait notamment parti des modalités des « types de structure » employées dans le cadre du recensement de 1987 à côté de celle de villa moderne, de case isolée, etc.

22 Chef peul héréditaire qui gouverne un « lamidat » (dérivé français de lamido).

23 Où chaque femme disposait d'une chambre, la cuisine étant commune.

24 Seignobos (1982, p. 171) relève notamment qu'un grand nombre de termes *foufouldé* existent pour le mur et le cloisonnement (selon sa nature et sa localisation: sur le pourtour du *saré*, à l'intérieur pour protéger le gynécée, pour délimiter les différents quartiers des épouses, à l'intérieur des cases...).

point de remettre en cause sa filiation avec celui du *saré* originel. Autrefois, bâtiment à part, le *djaoulérou* s'est progressivement constitué en pièce de la maison, sous la conjonction de deux facteurs: rareté de l'espace et diffusion du modèle de la maison coloniale, ensemble de pièces communicantes. Les *saré* observés montrent ainsi des situations diverses: soit le *djaoulérou* perd ses fonctions de salon de réception pour devenir un simple vestibule — voire un débarras — qui conduit dans le fond de la parcelle où se trouvent les lieux d'habitation. Soit il conserve cette fonction de salle de réception réservée aux hommes, mais il perd son rôle important de « verrou de la maison » avec l'aménagement d'une deuxième entrée qui le « court-circuite ». La configuration du *saré* de Mme I. (fig. 2) illustre bien cette évolution. La concession comporte deux bâtiments: l'habitation de la femme et de ses enfants, qui est au fond de la parcelle, et le plus ancien, contigu à la rue, qui est celui du chef de ménage et comprend le *djaoulérou*. Pièce traversante, elle s'ouvre sur la véranda d'honneur située sur la route, tout en donnant sur la cour intérieure et sur la chambre conjugale. La présence d'une deuxième entrée pour accéder directement aux appartements féminins et à la cour intérieure témoigne d'un volant de liberté plus important pour les femmes. Elles peuvent plus facilement recevoir et circuler alors que la partition entre hommes et femmes reste maintenue.

L'évolution de la cuisine traduit aussi les aspirations des femmes à changer de mode de vie. Dans l'imaginaire citadin, la cuisine moderne libère des tâches ingrates, longues, salissantes et fatigantes. Dans sa version « traditionnelle », faite de tôles et de matériaux précaires, la cuisine abrite le mortier, la pierre à écraser, le réchaud à pétrole ou le feu de bois sur lequel reposent le canari<sup>25</sup> (fig. 3, vue n° 2) et les marmites en aluminium. Le charbon et le bois qu'on y utilise sont très salissants: une fumée abondante imprègne l'entourage, les cheveux et les vêtements des personnes qui cuisinent, les cendres volent et les fonds de marmites noircis demandent ensuite un long nettoyage. Fendre le bois et entretenir le feu sont des tâches laborieuses, préalables à des préparations culinaires traditionnelles qui impliquent beaucoup de temps et d'énergie physique. Le tamisage, le pilage au mortier et le malaxage sur le feu, effectués dans une position courbée, sont autant de causes de fatigue.

La cuisine moderne s'oppose en ces différents points à la cuisine « traditionnelle » et rend possible une autre représentation de la femme. Avec l'utilisation du gaz, la présence d'évier et de surfaces carrelées, la propreté des lieux est maintenue sans trop de difficulté. Le stockage des aliments dans le réfrigérateur évite les déplacements réguliers au marché. Les préparations simples et rapides telles que le riz sont des symboles du changement du statut de la femme. Plus nombreuses sur le marché du travail et désireuses de temps libres, les femmes cherchent à réduire les tâches domestiques. Autre conception du temps, autre image du corps, idée dif-

25 Jarre en terre cuite.

férente de la féminité... L'évolution de la cuisine est à l'image, complexe, de celle du saré où cohabitent les logiques autochtones et les logiques modernes: la cuisine actuelle associe les ustensiles « traditionnels » (mortier, pierre à écraser) et des mets tels que le couscous et la sauce gombo sont désormais cuisinés au gaz.

L'évolution du rapport à la maison, plus généralement à la ville et au quartier, est encore plus significative des changements du statut de la femme : ces dernières décennies, où la modernité s'est imposée, certaines femmes se sont émancipées. Les trentenaires parlent de l'époque de leurs mères, qui étaient cloîtrées et économiquement dépendantes du mari. Aller au marché, ou chercher les enfants à l'école ne faisaient pas encore partie des attributions féminines. Différentes enquêtes (DIAL, 1993; Durang, 2000) montrent à Yaoundé une entrée massive des femmes sur le marché du travail alors que les hommes connaissent de plus en plus de difficultés à trouver ou retrouver un emploi. Un quart des conjointes des chefs de ménages exercent une activité qui est toujours celle de « bayam-sellam »<sup>26</sup>. Même si ces revendeuses au détail disposent de faibles revenus, elles deviennent néanmoins le dernier rempart contre la misère quand le chef de ménage ne travaille plus. La prise en charge matérielle, partielle ou totale, de la maisonnée leur permet de renégocier leur place au sein de l'espace domestique, et justifier leur liberté de circulation au dehors.

## Conclusion

La conception de l'espace domestique dans ce quartier africain et musulman ne se confond pas avec celle de l'espace privé. Si le citadin logeant dans les quartiers populaires peut avoir le sentiment, d'avoir un chez soi (de disposer d'un territoire qu'il contrôle et s'approprie à sa manière), en revanche il semble plus improbable qu'il y recherche une vie privée (des autres ?) ou une intimité qui ne sauraient avoir de sens dans la mesure où les mœurs et les conditions d'existence le rendent fortement dépendant du dehors.

Bien qu'étant recherchée et codifiée selon les principes de l'islam, la privatisation de l'espace domestique semble impossible. Le chevauchement de l'espace privé et de l'espace public s'accompagne de discontinuités spatiales à l'intérieur de la maison qui traduisent également un modèle de conjugalité différent des normes occidentales (le couple fusionnel ou le compagnonnage: Roussel, 1989). La domesticité et la soumission apparente de la femme apparaissent primordiales mais le rapport de force est en réalité plus subtil. Par exemple, l'intimité ne se confond pas avec le couple et le secret est cultivé de part et d'autre: les revenus et les occupations à l'extérieur de la maison restent tabous. Par ailleurs, le statut de la femme tend à évoluer : les mutations socio-économiques de ces dernières années

26 Terme *pidgin* provenant de la déformation des verbes anglais *buy and sell*.

ont eu pour conséquence de renforcer les revendications d'émancipation féminine.

Le changement, auquel est soumis en permanence cette société urbaine et ses espaces de vie, s'opère selon des dynamiques de compromis – entre traditions et modernité, entre idéal et possible. Les frontières perméables entre l'espace domestique et l'espace urbain traduisent toutes ces tensions et le lent processus de modernisation. L'expérience d'un espace domestique plus privatif ne concerne de fait qu'une minorité de privilégiés qui disposent de demeures très spacieuses et de moyens suffisants pour « acheter » leur tranquillité face à la communauté en répondant à ses sollicitations tout en la tenant à distance. La question est de savoir si la diffusion de ce modèle de l'espace privé se démocratisera et s'imposera dans la ville africaine ou si au contraire la pauvreté et la force des traditions maintiendront une conception de l'espace domestique où se chevauchent le privé et le public.

[durang@bondy.ird.fr](mailto:durang@bondy.ird.fr)

## Bibliographie

- Ariès P. et Duby G. (dir.) (1986-1987), *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 5 t.
- Bernard Y. (1998), « Du logement au chez soi », in M. Ségaud, C. Bonvalet et J. Brun (éd.), *Logement et habitat : l'état des savoirs*, Paris, Éditions La Découverte, 412 p., p. 374-381.
- DIAL-DSCN (1993), *Le secteur informel à Yaoundé. Principaux résultats. Enquête 1-2-3*, Yaoundé, 28 p.
- Dresch J. (1950), « Villes d'Afrique occidentale », *Les cahiers d'outre-mer*, n° 11, 3<sup>e</sup> année, Bordeaux, in M. Roncayolo et T. Paquot (éd.) (1992), *Villes & civilisation urbaine xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris, Larousse, 688 p., p. 610-632.
- Durang X. (à paraître 2001), *Le chevauchement privé/public dans la capitale camerounaise*, Villes en parallèle.
- Durang X. (2000), *Sortir du salariat et réapprendre à vivre petit*, in G. Courade (éd.), *Le désarroi camerounais: l'épreuve de l'économie mondiale*, Paris, Karthala, 284 p., p. 131-152.
- Eleb M. (avec A. Debarre) (1989), *Architectures de la vie privée xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Paris, A.A.M/HAZAN, 318 p.
- Eleb M. (avec A. Debarre) (1995), *Architectures de la vie privée: l'invention de l'habitation moderne. Paris 1880-1914*, Paris, A.A.M/HAZAN, 536 p.
- Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, t. 2: les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 372 p.
- Kaufmann J.-C. (1997), *Le cœur à l'ouvrage: théorie de l'action ménagère*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 238 p.
- Le Bris E. et alii (1987), *Famille et résidence dans les villes africaines: Dakar, Bamako, Saint-Louis, Lomé*, Paris, L'harmattan, coll. « villes et entreprises », 268 p.
- Léger J.-F. (1990), *Derniers domiciles connus: enquête sur les nouveaux logements 1970-1990*, Paris, Éditions Créaphis, 170 p.
- Marie A. (éd.) (1997), *L'Afrique des individus: itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*, Paris, Karthala, 440 p.
- Roussel L. (1999) (1<sup>re</sup> éd. 1989), *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 340 p.
- Sansot P. (2000) (1<sup>re</sup> éd. 1971), *Poétique de la ville*, Paris, Armand Colin, 432 p.

- Segalen M. et Le Wita B. (dir.) (1993), *Chez-soi. objets et décors: des créations familiales?*, Paris, Éditions Autrement, Série mutations, n° 137, 222 p.
- Seignobos C. (1984), « Chapitre V: l'habitation », in Boutrais (éd.), *Le Nord du Cameroun Des hommes Une région*, Paris, mémoires ORSTOM.
- Seignobos C. (1982), « Les relations entre habitations citadines et campagnardes dans le Nord-Cameroun », in *Les grandes villes africaines séminaire de Montpellier 18-25 septembre 1980*, Ministère de la coopération et du développement, Société languedocienne de Géographie, t. 16, fascicule 1-2, p. 1-237.

## Esprit des lieux et modèles culturels. La mutation des espaces domestiques en arctique inuit

### *Sense of Place and Cultural Identities: Inuit Domestic Spaces in transition*

Béatrice Collignon

UFR de géographie – Université de Paris 1  
Équipe EHGO – UMR Géographie-Cités (8504)  
GDR 049, "Recherches Arctiques"

#### Résumé

Entre 1955 et 1968, les Inuit du Canada se sont sédentarisés dans des villages permanents, et sont passés dans ce mouvement des maisons de neige à pièce unique — les igloos — aux maisons individuelles à plusieurs chambres mises à leur disposition par le programme de logement social du gouvernement fédéral. Jusqu'à présent, la plupart des géographes ont négligé l'étude des espaces domestiques, tout comme d'ailleurs les anthropologues travaillant sur l'Arctique. Pourtant, il s'agit là d'espaces géographiques et culturels de première importance. À travers l'examen du cas des Inuinnait (groupe inuit de l'Arctique Central Occidental), cet article étudie les effets de l'exposition d'un groupe culturel à une architecture domestique conçue suivant des concepts et valeurs propres à une autre culture. Il présente les résultats d'une recherche fondée sur près de 15 ans d'observation des intérieurs contemporains des Inuit (1986-2000), complétés par une série d'entretiens semi-directifs conduits au printemps 1998 auprès de femmes âgées ayant vécu la sédentarisation alors qu'elles étaient déjà adultes et mères. L'article analyse l'ampleur du traumatisme culturel et les difficultés rencontrées encore aujourd'hui par les Inuit pour s'approprier une architecture étrangère, ainsi que les modalités de résistance aux normes d'organisation de l'espace domestique fortement suggérées par l'architecture elle-même. La dimension géographique des espaces domestiques est alors soulignée.

#### Abstract

*In the late 50's and early 60's, the Inuit people of Canada settled down in permanent villages under various pressures. One of the major changes related to this move to the settled way of life was the shift from igloos — and summer tents — to permanent houses, at first very simple one-room units called "match-box houses" and later multiple-bedroom ones. Houses are a powerful expression of cultural values. Identity is first nurtured inside of them, and one learns there the basic spatial rules of his community. Therefore, one can expect exposure to an architecture carrying values of an alien culture to have important impacts on its dwellers. Yet so far, both geographers and Arctic anthropologists have neglected domestic spaces issues, the former not feeling at ease with the micro-scale and the later focusing their attention on the newly formed communities, at the settlement scale. This paper discusses the results of a study conducted among the Inuinnait people (Western Central Arctic) about the way they have been dealing, for over 30 years now, with the shift from vernacular dwellings to social housing ones. Information was collected through both observation over nearly 15 years (1986-2000) of Inuit's modern homes and their spatial organization, and formal*